

Article

« Michel Neault — L'oeil à 48 kHz : éloge de la description »

Michel Neault

Séquences : la revue de cinéma, n° 213, 2001, p. 24-25.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/36468ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



Michel Neault

L'œil à 48 kHz Éloge de la description

Vendredi.

Pluvieux, s'il faut en juger par ces « parapluies jaunes, noirs... », vus ce 19 mai 1978.

Angle des rues de Buci et du boulevard Saint-Germain dans le VI^e arrondissement à Paris, une dame est tombée.

« Trois personnes sont venues la ramasser. Elle a glissé. C'est une femme assez jeune. [...] Elle s'est assise à la terrasse du café Mabillon. L'un de ses sauveteurs est un homme en imperméable qui porte des cabas pour aller au marché rue de Buci. »

Événement-incident non rapporté dans les rubriques « Faits divers » des quotidiens de ce printemps 1978 : nous sommes ici dans l'enclave de « l'infra-ordinaire » perecquien.

Une autre « tentative » de l'écrivain Georges Perec (elles furent surtout littéraires : *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, « Tentative d'inventaire des aliments liquides et solides que j'ai ingurgités au cours de l'année mil neuf cent soixante-quatorze »), avec ce que le mot transporte d'humilité assumée.

Celle-ci est *a cappella*. La voix nue. Le micro est l'heureux élu ; la radio en sera la coursière. Une « performance » radiophonique issue de cinq heures de description où Perec, installé dans un camion-studio devant l'Atrium (café de prédilection de l'écrivain), dresse l'inventaire du lieu qui passe.

Au final, deux heures de description, montées par le descripteur et le réalisateur René Farabet.

Tentative de description de choses vues au carrefour Mabillon le 19 mai 1978 sera diffusée en février 1979 sur les ondes de France Culture.

Photographies des marées du carrefour, façon polaroid.

La voix toujours posée, qui accélère parfois, l'œil s'accrochant au défilé du « feu de la rue Du Four qui devient vert », à l'« autobus 87

avec une publicité pour Véronique Sanson » à « un camion Yoplait »...

Flux, reflux.

Clapotis du propos.

Arrêt.

Pour sans doute donner à l'objectif le temps de se repositionner.

On saisit alors mieux le sens de « tentative ». Au rayon de l'inventaire, l'ordinaire, même dépouillé, cache un immeuble, celui, qui sait, de *La Vie mode d'emploi*.

J'en écouterai pour ma part un extrait de six minutes, en mars 1994.

L'effet est instantané. Désir d'aller aussi tenter la Place d'Acadie.

Judi. Soirée. Gris et froid.

Le 19 mai 1994, carrefour Mabillon.

« Le garçon a une casquette, il est plus grand. Il fait beaucoup de gestes. Il mime énormément. Il a un sac à dos. Il fait beaucoup rire le jeune couple. Ils sont tout petits ! Casquette, cheveux longs, il a un look d'enfer. Mais... révélations comiques manifestement. Ses deux amis sont très impressionnés par son discours. »

Événement s'il en est un.

Incident, non rapporté dans les rubriques « Faits divers » des quotidiens de l'époque.

Au bulletin de 20 h 30, on annonce que « le Tunnel sous la Manche est entré en service depuis la mi-journée ».

Claude et Denis sont au rendez-vous, café Mabillon.

Ils « tenteront » à leur tour d'inventorier le carrefour, simultanément, postés en alternance angle Du Four-Saint-Germain (face à la BNP) et, Mabillon-Saint-Germain, à l'entrée d'un immeuble en rénovation, futur Léon... Feu l'Atrium.

Claire est aussi du groupe. Elle ponctuera les quarts d'heure d'un air italien, les coups de 20 h 30, de 20 h 45 et de 21 h 00, de la station de métro. La simultanéité a ses exigences. Elle impose un claquoir, un repère.

Hommage à la tentative perecquienne de 1978, 16 années plus tard.

« Le temps est gris, le ciel est triste. »

Regards posés simultanément sur les choses vues.

« Un petit chien veut absolument traverser. Il tire sur sa laisse. »

Six descriptions, trois inventaires à deux voix d'une durée moyenne de neuf minutes qui seront laissés tels quels, épargnés des ciseaux.

Hommage contrapuntique où l'idée n'est pas de revisiter Perec. Les descripteurs le savent, même s'ils ont écouté quelques jours plus tôt l'extrait de Mabillon 1978.

Claude et Denis ont la voie libre.

Claude présupposera, extrapolera.

Denis énumérera dans le style Perec.

Claire chantera.

Le temps passera : 21 h 15, terminé.

Retour au carrefour, dimanche 22 mai à la tête de taxi.

Rémy, habitué du quartier, accepte de rouler à micro ouvert.

« J'veais m'mettre là. Là...

À l'angle de là. [...]

J'veais m'mettre là.

J'veais faire juste une marche arrière. »

ÉPILOGUE.

Il m'arrive parfois d'imaginer un Georges Perec-Tremblay, né dans l'Est de la ville, en... 1978, traversant le boulevard René-Lévesque, à la conquête de l'étatique diffuseur, afin de lui proposer une description montréalaise.

Une tentative d'inventaire des choses vues à l'angle des rues Mont-Royal et Papineau.

« 'Souhaiteriez pas plutôt, répondrait l'étatique voix, produire une série de chroniques de trois minutes sur le ski de fond mode d'emploi... en milieu urbain ? »

Michel Neault

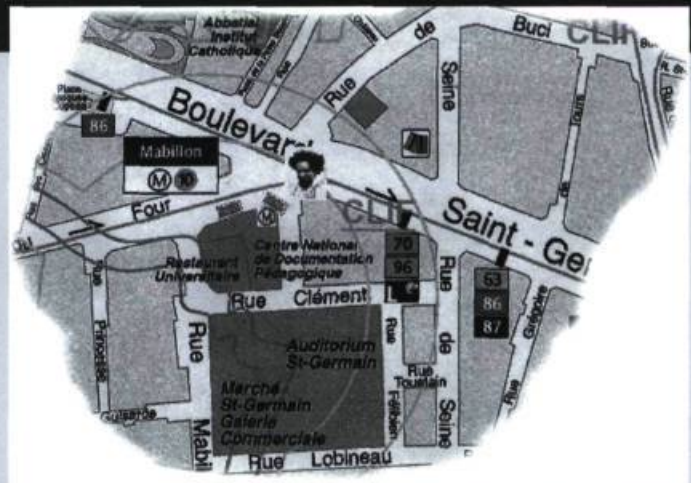
À DÉCOUVRIR...

Jeudi 19 mai 1994, carrefour Mabillon

À une époque où les images en mouvement sont constamment remises en question par les véritables créateurs, Michel Neault propose une expérience sonore sans images. Il s'agit d'une émission radiophonique parfaitement adaptable au cinéma parce que justement l'écho domine et jamais, pas même une seconde, nous ne sentons cette absence du regard, élément de base au cinéma.

Pourtant le récit existe : la découverte d'un quartier, le carrefour Mabillon, à Paris. Exploration qui se fait par le biais d'une observation et d'une description aussi minutieuses que possible. Grâce aux voix émanant d'un micro, nous observons des gens qui marchent, des groupes d'individus qui discutent, des voitures qui passent. Il s'agit, ici, de capter la vie, de tâter le pouls d'une agglomération bien précise, mais aussi de tenter de percer le mystère du corps géographique.

Une voix de femme, une d'homme, quelques morceaux d'une musique inclassable, un air d'opéra. Des voix intercalées, juxtaposées, comme pour donner aux mots leurs véritables sens. Car *Jeudi 19 mai 1994, carrefour Mabillon* est une expérience sensorielle d'une originalité à la fois déroutante et lucide. Sur le plan de la narration, il y a même quelque chose de godardien dans l'esai de Neault. Il déconstruit le récit cinématographique jusqu'à lui



La découverte d'un quartier

ravir sa première vocation : la faculté du regard. Toutefois le mouvement demeure souverain, intact, perpétuel. Les paroles et les bruits suffisent pour évoquer des images et leur attribuer leur temporalité. ☞

Élie Castiel

NDLR : L'émission *Jeudi 19 mai 1994, carrefour Mabillon* a été présentée pour la première fois au Goethe-Institut dans le cadre d'une des représentations de la série *Courts toujours* (voir p. 26).